

## Entretien de CLAUDE MASSET

Numéro de l'entretien :	5
Entretien réalisé le :	14/11/2016
Nom de l'enregistrement filmé :	« 5_Masset_enregistrement »
Lieu :	Domicile de Claude Masset, Paris (75)
Durée de l'entretien :	00h52mn54s
Poids du fichier (.wav) :	534 Mo
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : CM

[>QUESTION]: Est-ce que vous pourriez vous présenter s'il-vous plait ?

[>CM]: Je suis Claude Masset, archéologue, anthropologue et préhistorien. J'ai beaucoup fouillé. J'ai fait Arcy en 1964 ou 1963. Ensuite j'ai dirigé plusieurs chantiers de fouille, toujours dans le domaine des sépultures collectives néolithiques, en 1965 à Neuvy-en-Dunois (Eure-et-Loir), entre 1968 et 1975 à la Chaussée-Tirancourt (Somme) et entre 1982 et 1992 à Méréaucourt (Somme). Je suis donc incontestablement archéologue et préhistorien. Ceci dit, j'ai fait une thèse d'anthropologie physique et j'ai été Président de la Société d'Anthropologie de Paris pendant deux ou trois ans.

[>QUESTION]: Dans quelle discipline avez-vous fait vos études ?

[>CM]: En histoire-géographie. J'étais un prof d'histoire-géo quand j'ai commencé la Préhistoire. J'ai quand même fait le Certificat de Préhistoire de l'Université de Paris I, avec Leroi-Gourhan. C'était en 1962. J'étais déjà enseignant en histoire-géo au lycée Michelet dans la banlieue de Paris.

[>QUESTION]: À ce moment-là, est-ce que Leroi-Gourhan était un personnage que vous connaissiez déjà ?

[>CM]: Non, pas du tout. Ensuite, on a été assez proche puisque j'ai d'abord fouillé avec lui à Arcy-sur-Cure et ensuite à Pincevent.

[>QUESTION]: Comment avez-vous décidé de franchir le pas de la fouille avec lui ?

[>CM]: Je m'intéressais à la Préhistoire. Je faisais de l'histoire géographique et je cherchais à me spécialiser. L'histoire moderne ne m'intéressait pas. Pour l'histoire antique, je n'étais pas assez bon en latin, il fallait que je reprenne tout à la base. Je me suis dit : « Pourquoi pas la Préhistoire ? »

Quand j'ai fait connaissance avec Leroi-Gourhan, j'étais un peu enthousiasmé. C'était quelqu'un d'absolument remarquable. J'ai donc fouillé avec lui. En 1964, c'est lui qui m'avait envoyé au Brésil pour essayer de créer une Chaire de Préhistoire. Il me connaissait déjà depuis deux ans et, a priori, il m'appréciait. La Chaire de Préhistoire au Brésil, ça a capoté pour des raisons financières et je suis rentré.

En 1965, c'est Leroi-Gourhan qui m'avait envoyé à Neuvy-en-Dunois (Eure-et-Loir) pour prendre la direction d'une équipe de fouille fantomatique dont je n'ai rien pu faire. J'y suis revenu avec un certain nombre de copains, dont deux de mes élèves du lycée Michelet. L'un d'eux s'appelle Dominique Jagu et je suis en train d'écrire un article avec lui. Il vient de prendre sa retraite. Ça ne nous rajeunit pas. Les autres, j'avais fait leur connaissance à Arcy et surtout à Pincevent. Alors, là, ça a dépoté. On a fait la fouille et on l'a publié chez Gallia. C'est Leroi-Gourhan qui nous a fait publier chez Gallia. Pour des petits jeunes comme nous qui étions absolument inconnus deux ans auparavant, publier dans Gallia, c'était quelque chose d'assez extraordinaire.

C'est à ce moment-là que j'ai décidé de faire une thèse sur les sépultures collectives. J'ai demandé autour de moi à différents directeurs des antiquités préhistoriques des environs de Paris s'ils avaient quelque chose pour moi. Et c'est Agache, celui de Picardie, qui avait un monument venant de sortir, intact. C'était la Chaussée-Tirancourt, à côté d'Amiens. Il avait confié la fouille à quelqu'un d'extrêmement sympathique, mais qui l'avait passablement salopé. J'y suis allé en 1968 avec une équipe formée de copains de Pincevent et d'Arcy et toujours les deux élèves du lycée Michelet. Ils avaient grandi dans l'intervalle et étaient en train de faire leurs études, l'un pour devenir dentiste et l'autre médecin.

[>QUESTION]: Mais pourquoi l'anthropologie physique ?

[>CM]: Dans la première fouille, celle de Neuvy-en-Dunois, une étude anthropologique était à faire. J'avais un copain anthropologue qui a publié un truc me paraissant bizarre. Là-dessus, il est mort. Je me disais que ce qu'il avait écrit ne collait pas, qu'il y avait une erreur quelque part. Je me suis penché sur les autres répartitions publiées par d'autres et c'était toujours anormal sur le plan démographique. Je me disais que ce n'était toujours pas possible et que s'il y avait une erreur, il fallait la trouver. J'en ai trouvé quatre. Toutes les publications antérieures étaient radicalement fausses ! J'ai donc publié sur les problèmes de démographie dans *L'Homme*, puis j'ai fait une thèse de troisième cycle sur les problèmes de démographie préhistorique. Là-dessus, j'ai été mis en relation avec Olivier, enseignant en anthropologie physique à Paris. Ce que je lui ai dit l'a intéressé et il m'a fait faire une communication à la Société d'Anthropologie : « Sur de fâcheuses méthodes dans l'estimation de l'âge des squelettes ». C'était diversement apprécié. S'il n'y avait pas eu l'autorité d'Olivier, je crois que j'aurais été chahuté. Et c'est Olivier qui m'a poussé à faire une thèse sur l'estimation de l'âge de décès par les sutures crâniennes.

Poussé par lui, j'ai donc une thèse d'État. Elle n'est pas passée inaperçue parce que Mention Très honorable et Félicitations du Jury. Ce sont de vieilles histoires tout ça. C'était en 1982. À ce moment-là, j'étais toujours prof d'histoire-géo au lycée Michelet. J'ai alors demandé à entrer au CNRS. Dans la Commission, il n'y en avait pas plus qu'un ou deux qui avaient une thèse d'État sur une vingtaine. Ils étaient embêtés. Ils ne voulaient pas me prendre parce que ça ne les arrangeait pas, mais d'un autre côté, quand vous avez une thèse d'État, on ne peut guère vous traiter par le mépris. On m'a alors proposé de prendre la direction d'une petite formation de recherche créée pour la circonstance sur les sépultures. Pendant trois ans, j'ai été un personnage singulier parce que j'avais la responsabilité d'une formation CNRS tout en étant enseignant d'histoire-géographie au lycée Michelet. On a fini par me prendre au CNRS in extremis, trois ans avant ma retraite.

[>QUESTION]: Par rapport à Arcy, vous avez vraiment connu l'année de transition avant le passage à Pincevent.

[>CM]: Avant Arcy, je n'avais jamais touché un grattoir. J'ai trouvé là-bas ce à quoi je m'attendais.

[>QUESTION]: Et vous vous attendiez à quoi ?

[>CM]: À des praticiens, mais férus de théorie.

[>QUESTION]: Une équipe était déjà bien constituée. Est-ce que vous en connaissiez certains ?

[>CM]: Non, je n'en connaissais aucun. Certains d'entre eux, comme Michel Girard, sont restés des copains jusqu'à maintenant. Parmi les anciens d'Arcy, je suis toujours en contact avec certains. Leroi-Gourhan avait formé une équipe autour de lui qui se réunissait de façon relativement régulière et qui était formée essentiellement d'anciens d'Arcy ou de Pincevent. Il y a Francine David aussi. Je ne la vois plus, mais on était très amis.

[>QUESTION]: Vous arrivez là-bas, vous ne connaissez personne. Vous ne connaissez pas les méthodes ni le site. Vous avez souvenir du premier jour ? Qu'est-ce qui vous a le plus marqué au début ?

[>CM]: Au début, ce qui m'a le plus marqué c'est qu'il y avait une fouille très importante qui se faisait dans les Grottes du Bison et du Renne. On m'avait mis sur un sondage très peu intéressant. Je n'étais pas tout seul. Nous étions trois ou quatre sous la direction du Père Hours.

Au bout d'une semaine, j'ai eu le droit de venir fouiller dans la Grotte du Renne. J'ai dû y passer trois

semaines en tout.

[>QUESTION]: Peu intéressant, pourquoi ?

[>CM]: On voulait trouver quelque chose, mais il n'y avait rien. Dans la grotte, on a ensuite fait du décapage sur du châtelperronien. Est-ce qu'on savait déjà que c'était du néandertalien ? J'ai l'impression que Leroi-Gourhan devait déjà s'en douter, mais il n'y avait rien d'officiel. Il nous l'a dit assez tôt. Il avait trouvé une dent dans cette fouille. C'était une dent néandertalienne. Il y avait la possibilité qu'il ait été mangé par des sapiens. On envisageait donc déjà que le châtelperronien était un niveau néandertalien. On ne le disait pas trop parce que c'était assez révolutionnaire.

[>QUESTION]: Est-ce que ce niveau faisait discuter le groupe ?

[>CM]: C'est un niveau qu'on trouvait très intéressant. En tout cas, moi, personnellement. Je me rappelle que les meilleurs fouilleurs, les plus chevronnés, c'est-à-dire ceux qui avaient plusieurs années de fouille derrière eux, étaient dans la Grotte du Renne. On les appelait d'ailleurs entre nous les Aristograttes.

[>QUESTION]: Comment est-ce que vous avez noué relation avec eux ?

[>CM]: J'étais un personnage qui n'était pas tout à fait inintéressant. J'avais trente ans passés. Tous les autres étaient plus jeunes. J'étais prof de lycée. Cela dit, j'étais quand même un débutant.

[>QUESTION]: Comment se passaient vos soirées, ces moments où vous étiez susceptibles de nouer des relations ?

[>CM]: Je n'en ai pas souvenir. Je me rappelle très bien des soirées sur les chantiers que j'ai dirigés, mais à Arcy non.

[>QUESTION]: Et le rythme ?

[>CM]: Alors, le matin, Leroi-Gourhan passait entre les tentes en soufflant dans une bombarde. Leroi-Gourhan est d'origine bretonne et c'est un instrument typiquement breton. Plus tard, j'ai repris cette méthode et dans tous les chantiers que j'ai dirigés. Je passais le matin entre les tentes, mais avec un fifre. C'est assez strident, mais ce n'est pas trop désagréable. Ça a été l'instrument militaire par excellence. Il y a un proverbe qui dit que ce qui vient par fifre s'en va par le tambour.

[>QUESTION]: Vous avez des souvenirs anecdotiques des temps collectifs sur le chantier ?

[>CM]: Pas particulièrement. Je tâchais de ne pas être loin de Leroi-Gourhan pour entendre tout ce qu'il disait. C'était toujours très intéressant. Et je me rappelle juste d'une ambiance agréable.

[>QUESTION]: Et pour Pincevent, vous avez fait plusieurs campagnes ?

[>CM]: J'y étais l'année de la découverte en 1964, à nouveau en 1965. En 1966, c'était l'année où on m'avait envoyé au Brésil. J'avais fouillé à Pincevent avant de partir bosser. En 1967 à nouveau et en 1968, c'est l'année où j'ai pris La Chaussée-Thirancourt formée de copains rencontrés à Pincevent, plus les deux fidèles, les deux élèves du lycée Michelet que j'avais eu comme élèves en classe de Seconde. Ils m'ont suivi très longtemps.

[>QUESTION]: Du coup, si on tient compte de votre spécialité, l'archéologie funéraire, Arcy et Pincevent devaient vous satisfaire assez peu ?

[>CM]: Absolument pas. C'est là que j'ai appris à fouiller. C'est là que j'ai appris ce qu'on pouvait faire et ce qu'on ne pouvait pas faire. Il n'y avait pas de funéraire, c'est tout.

J'ai commencé le funéraire à Neuvy-en-Dunois, en 1965. C'était une sépulture collective à incinération. Tous les os étaient brûlés.

[>QUESTION]: Mais les fouilles planimétriques que Leroi-Gourhan faisait et faisait faire, est-ce qu'on les applique facilement à des fouilles en fosse ?

[>CM]: Ah ! Bonne question, et ça nous a beaucoup préoccupé. On n'a jamais eu de réponse satisfaisante. Les méthodes de Leroi-Gourhan sont pensées pour les sols d'habitat. Dans une sépulture collective, il n'y a pas de sol, mais il faut essayer d'y voir clair. Si vous retirez une couche d'ossements, qu'est-ce que vous avez dessous ? Il faut essayer de trouver des sols là où il n'y en a pas. La Chaussée-Thirancourt était favorisée parce qu'il se trouve que les néolithiques ont eu la gentillesse, de temps en temps, au cours de leur rite, de déposer une mince couche de sédiment stérile sur une partie du site seulement. Il y a quand même une zone d'arrêt. En réalité, ça a toujours été autre chose qu'une fouille d'habitat. Dans toutes ces couches, il y a une épaisseur de restes funéraires.

[>QUESTION]: Vous avez été formé à des méthodes planimétriques bien particulières et vous vous êtes finalement retrouvé à devoir fouiller dans un contexte funéraire qui vous imposait sa propre structure. Comment avez-vous résolu cette question ?

[>CM]: Je ne l'ai jamais résolu de façon pleinement satisfaisante. On a gardé la minutie bien sûr. À chaque niveau on essayait de comprendre ce qu'on avait devant les yeux, en s'aidant des niveaux précédents ; plus tard, en s'aidant du niveau suivant.

[>QUESTION]: Est-ce que vous avez été amené à échanger précisément sur ces questions avec Leroi-Gourhan ?

[>CM]: Probablement, mais je ne m'en souviens pas.

[>QUESTION]: Vous vous souvenez des thèmes des discussions que vous aviez avec Leroi-Gourhan ?

[>CM]: Oui, je m'en souviens, mais c'était sur la fouille à proprement parlé.

[>QUESTION]: Est-ce qu'il vous questionnait sur votre spécialité ?

[>CM]: Je venais faire des expositions à Pincevent.

[>QUESTION]: Comment vous distingueriez Arcy de Pincevent ?

[>CM]: Comme ambiance et pas tellement comme technique. Pincevent, c'était un peu sinistre. Le décor, disons : la plaine alluviale, la voie ferrée tout près et des trains qui passaient dans un vacarme assourdissant. Arcy c'était beaucoup plus nature : plein nature, grandes terres, la Cure. Au moment de cesser le travail, il y a des balades que nous faisions dans un secteur qui est très joli.

[>QUESTION]: Il y avait aussi des sorties spéléologie. Vous en avez fait ?

[>CM]: J'ai visité la Grotte du Cheval. J'étais convaincu d'une chose, c'est que je ne serai jamais spéléologue. Ce devait être le Père Hours qui organisait la visite. C'est un boyau assez étroit dans lequel on était les uns derrière les autres. J'avais l'impression de claustrophobie, la difficulté de me déplacer dans l'obscurité, les murs trop proches, etc. On m'a aidé à sortir.

[>QUESTION]: D'autres souvenirs ?

[>CM]: Je me souviens avoir travaillé avec Catherine Dauphin à Pincevent, la première compagne de

Michel Girard. J'ai eu l'occasion de retravailler avec elle ensuite. Je me rappelle qu'à Pincevent, en 1966, on se baignait quand il faisait très chaud. Et elle plongeait. Elle nageait à ravier. On se disait entre nous qu'elle méritait bien son patronyme. Il y avait François Poplin aussi. Il était même venu nous voir à la Chaussée du temps où il apprenait à tailler le silex. C'était déjà un ancien quand je suis arrivé.

[>QUESTION]: Le Père Hours, vous l'avez évoqué. C'est quelqu'un qui vous formait sur place ?

[>CM]: Oui. Il venait voir de temps en temps comment ça progressait, mais il n'était pas tout le temps sur notre dos. Il était plus présent que Leroi-Gourhan.

[>QUESTION]: Et Leroi-Gourhan, pendant ce temps-là, il faisait quoi ?

[>CM]: Il pensait. Il était dans sa tente. Il réfléchissait à ce qu'il faisait, donnait des instructions d'ordre général.

Le Père Hours avec qui il travaillait était bibliothécaire de l'université Saint Joseph à Beyrouth. Il était jésuite. C'était sa fonction et il avait une fouille dans la région. C'était avant les guerres civiles, dans les années 1960, après Arcy. Avant Arcy pour moi, il n'y a rien. Je suis allé fouiller sur son chantier. Il y avait une fille qui était spécialiste de la Méso-Amérique, le dessinateur d'Arcy et du début de Pincevent — je me rappelle qu'il était infoutu de lire une carte — Monique — qui est devenue ma femme. Elle était agrégée de sciences naturelles et m'a suivi sur toutes les fouilles. Elle s'était très vite et très bien spécialisée dans la reconnaissance des fragments d'os les plus petits et les plus informes. Il y avait Jean-Pierre, son frère, qui s'était intéressé à la fouille et qui était venu avec nous.

[>QUESTION]: C'est devenu une affaire de famille...

[>CM]: Oui. Quand Leroi-Gourhan a pris sa retraite, on se demandait qui allait prendre sa succession. Il y avait le Père Hours et José Garanger. On nous fait voter. J'avais voté pour le Père Hours, mais c'est José Garanger qui a finalement pris la direction de l'équipe. J'avais d'excellents rapports avec le Père Hours.

[>QUESTION]: Est-ce que votre passage à Arcy a changé quelque chose dans votre vie ?

[>CM]: Il aurait été totalement différent. Rien à voir ! Avant j'étais un enseignant d'histoire géographie dans un lycée de banlieue parisienne. Après je suis devenu un préhistorien anthropologue. C'est vraiment tout à fait différent.

J'ai été Président de la Société d'Anthropologie à l'époque des derniers feux de la raciologie. On était un petit groupe à être radicalement contre en disant que la raciologie n'avait rien à voir avec l'anthropologie, que ce n'était pas une science. On était au début des années 1980. Il y avait encore quelques ultimes tenants de la raciologie qui prétendaient s'exprimer au nom de la Société d'Anthropologie. J'ai fait partie de ceux qui ont contribué à les empêcher. Les connaissances aidant, on se rendait bien compte que la raciologie n'avait rien à faire dans cette Société. Dans les années 1960, pour mes études de Préhistoire, on devait suivre des cours d'anthropologie. Je me rappelle que le professeur nous parlait directement de la division de l'humanité entre leucoderme, mélanoderme, xanthoderme. Ça n'a pas de sens !